

70.

B.D.

(22)

20.-

1810.

Corancez, Olivier de,

D E

J. J. ROUSSEAU.

*EXTRAIT du Journal de Paris, des
N.^{os} 251, 256, 258, 259, 260
& 261, de l'an VI.*

(Par Corancez) Olivier de.



De J. J. Rousseau

Olivier de Corancez



Paris, an VI (1798)

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

DE

J. J. ROUSSEAU.

*Extrait du Journal de Paris, des
N^{os} 251, 256, 258, 259, 260
& 261, de l'an VI.*

Se vend à PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL DE PARIS,
rue J. J. Rousseau, n° 14.
Chez DESENNE, Maison Égalité.
Et MARADAN, rue du Cimetière
André-des-Arts, n° 9.

DE
J. J. ROUSSEAU.

EXTRAIT du Journal de Paris, des N.^{os} 251, 256, 258, 259, 260 & 261 de l'an
VI.

AUSSITÔT que j'eus pris lecture de la correspondance de J. J. Rousseau avec Dufaulx, publiée par ce dernier, je formai le dessein d'en faire l'extrait, & de répondre aux observations qui y font jointes. Je reçus, dans l'intervalle, l'excellent morceau du citoyen Villeterque. Quoique je ne fusse pas entièrement de son avis, j'ai cru que je ne devois pas en priver le public, & qu'il me restoit une part assez grande qui pouvoit se publier séparément. Je présume que ceux de nos lecteurs qui auront lu ce morceau dans le N° du 29 floréal de ce journal, me sauront gré de lui avoir donné la préférence.

J'ai remarqué d'abord qu'à travers l'espèce de culte que Dufaulx rend à J. J., il règne dans tout le cours de son ouvrage une amertume dont lui donnent l'exemple tous ceux qui, comme lui, ont éprouvé les effets de son caractère ombrageux. Tous, sans exception après avoir été ses amis les plus ardens, finissent par l'insulter. Cette conduite uniforme chez tous, annonce que tous

font mus par le même principe, & ce principe n'est plus difficile à deviner. Leur amour-propre les a conduits chez Rousseau, leur amour-propre est blessé de la manière dont ils en sortent. Tous, en y entrant, ornoient le buste qu'ils se faisoient un honneur d'adorer, lorsqu'ils étoient les prêtres initiés de ce temple ; tous défigurent ce même buste, lorsqu'ils ne peuvent plus y conserver leur domination. Il est temps enfin de faire connoître cet homme si justement célèbre, mais en même temps si extraordinaire, que sans avoir sur son propre compte des idées bien nettes, il a cependant dit de lui-même : *Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus, ni même comme aucun de ceux qui existent.*

Je pourrais commencer par demander à Dufaulx le but qu'il s'est proposé, en publiant, vingt ans après la mort de J. J., sa correspondance avec lui. Est-ce son respect pour Rousseau ? Non, car il cherche à nous le montrer sous un jour qui ne lui est pas favorable. Ce ne peut être les craintes que les soupçons injurieux que Rousseau lui adressa à lui-même puissent planer sur sa tête, soit dans l'esprit de ses contemporains, soit chez la postérité. Ses contemporains savent apprécier les accusations qui font si souvent sorties de la tête & de la plume de J. J., & Dufaulx a l'avantage de jouir d'une réputation qui le met à l'abri de toute crainte à cet égard ; Il ne reste donc plus que la postérité. La postérité ne verra de Rousseau que ses écrits, elle ne s'arrêtera que sur les traits hardis de son éloquence entraînant, elle s'échauffera aux peintures tracées par son style animé & brûlant, puisées dans une sensibilité vraie, & dans un cœur le plus susceptible d'aimer ; elle aimera les devoirs qu'il prescrit, par la manière dont il les prescrit, & les remplira, parce qu'il le veut ainsi. Elle ne s'occupera que très-légèrement du degré de ses torts avec les personnes qui ont eu avec lui quelques relations sociales. Dufaulx pouvoit donc, sans crainte d'être compromis, ne pas exposer aux regards des mal-intentionnés, mais couvrir plutôt de son manteau celui devant lequel il s'obstine toujours à vouloir brûler son encens.

J'ai vu Rousseau constamment & sans interruption, pendant les douze dernières années de sa vie. Je me propose ici non pas de le louer ; non pas de le justifier, mais de le montrer tel qu'il étoit, en m'appuyant toujours sur des faits dont j'ai été le témoin direct. Je veux faire entrer mes lecteurs dans son intérieur, & par-là les mettre à portée de pouvoir eux-mêmes apprécier le mobile de ses actions. On verra que lorsqu'il étoit lui, si je puis me servir

de cette expression, il étoit d'une simplicité rare, qui tenoit encore du caractère de l'enfance ; il en avoit l'ingénuité, la gaîté, la bonté, & sur-tout la timidité. Lorsqu'il étoit en proie aux agitations d'une certaine qualité d'humeur qui circuloit avec son sang, il étoit alors si différent de lui-même, qu'il inspiroit, non pas la colère, non pas la haine, mais la pitié ; c'est du moins ce sentiment que j'ai long-temps éprouvé. Mon attachement pour lui n'en étoit que plus étroit, & mon respect étoit tel, que de peur de lui ôter de la considération, je taisois à mes amis les plus intimes, les observations que me mettoient à portée de faire la fréquence de mes visites, & la confiance qu'il sembloit m'avoir accordée.

Mon intention n'étant pas de satisfaire la vaine curiosité de mes lecteurs, je dois dans le récit des faits ne rien omettre de ce qui peut caractériser celui qui en est l'objet, pour lui donner sa véritable physionomie. Je me trouverai conséquemment forcé de m'arrêter sur des détails qui peuvent rendre long le récit que je me propose. Un journal qui ne peut me donner que peu d'espace, me présente l'inconvénient de ne pouvoir montrer le tableau dans son ensemble ; mais tel qu'il soit, cet inconvénient est moindre pour moi que celui de faire un livre. Je couperai mon récit. Les faits auront toujours le droit d'intéresser les lecteurs, parce qu'ils ne sont point connus, parce qu'ils jettent un jour vrai sur l'homme qui les intéresse, que la haine & la calomnie ont poursuivi injustement ; enfin, parce qu'ils expliquent l'énigme des contradictions dont cet homme rare étoit composé.

Dès le commencement de ma liaison avec J. J., je me ressentis des effets de son caractère ombrageux, c'étoit un tribut qu'il falloit payer ; mais ce qu'il y a de singulier à remarquer, c'est que j'ai commencé par où tous les autres ont fini. Il étoit alors dans la nécessité de copier de la musique pour vivre. Il trouvoit dans le produit de ce travail ce qui suffisoit amplement à ses besoins. Il copioit avec une exactitude rare dans ceux qui vivent ordinairement de ce genre de travail ; il se faisoit payer plus cher, & sans doute que la curiosité attiroit chez lui, sous ce prétexte, un grand nombre de personnes qui fournissoient à son travail journalier & très-assidu.

Un de mes amis fut nommé secrétaire d'ambassade en Angleterre ; il vint me voir avant son départ. Je lui observai que Rousseau ne touchoit point sa pension du roi d'Angleterre ; qu'il me paroissoit cependant en avoir besoin ; que je craignois que des gens mal-intentionnés : n'eussent fait naître

quelqu'obstacle dont son caractère fier & ombrageux dédaignoit de connoître la source ; que je le priois de prendre à cet égard les informations que la place le mettoit à portée de prendre, de travailler à les vaincre & de m'en donner avis. Trois mois après, je reçus une lettre de cet ami, qui contenoit une lettre-de-change payable au porteur sur un banquier de Paris, de la somme de 6,336, je m'en souviens encore. Cette somme étoit le montant de ce qui lui étoit dû alors. Il ne s'agissoit que de la lui donner & d'en tirer quittance. Cette quittance m'inguiétoit ; je craignois qu'il ne voulût pas s'affujétir à cette simple forme. Je récrivis pour lui demander si rigoureusement on ne pouvoit l'en dispenser. Mon ami me répondit sur-le-champ que je me rendois bien difficile, que cependant il avoit été arrêté que la lettre par laquelle je déclarerois que Rousseau avoit touché, seroit suffisante. Je ne donne ces circonstances que pour rendre justice à la trésorerie du roi d'Angleterre, qui, comme l'on voit, étoit loin de vouloir entraver le paiement.

D'abord, ivre d'un succès aussi complet, je ne tardai pas à sentir le poids de la négociation que j'avois entreprise ; il n'y avoit plus possibilité de reculer. J'arrive chez Rousseau, je balbutie : *ennemis ; pension du roi d'Angleterre* ; enfin je parle de la lettre-de-change & du montant de la somme, Rousseau m'écoute avec inquiétude & étonnement ; enfin il me demande qui m'a chargé de cette commission. Je lui réponds : mon zèle ; la circonstance d'un ami qui partoît, m'en a donné l'idée, & le bien qui en doit résulter pour vous, me donne dans ce moment une grande satisfaction. Je suis majeur, me répondit-il, & je puis gouverner moi-même mes affaires. Je ne fais par quelle fatalité les étrangers veulent mieux faire que moi. Je fais bien que j'ai une pension ; j'en ai touché les premières années avec reconnaissance ; & je ne la touche plus, c'est parce que je le veux ainsi. Il faut sans doute qu'aujourd'hui je vous expose mes motifs, c'est du moins ce que semble exiger le rôle que vous jouez dans cette affaire ; il faut que je vous constitue juge de ces mêmes motifs, pour savoir si vous les approuvez. J'ignore qu'elles sont à cet égard vos dernières pensées ; mais ce que je fais, c'est que je suis libre ; que si je ne reçois plus, c'est par des motifs qui peut-être n'auroient pas votre approbation, mais qui, ayant la mienne, suffisent à ma détermination..

Il ne tenoit qu'à moi de sortir & de crier à l'ingratitude. J'aurois trouvé un grand nombre de bouches prêtes à chanter mes louanges & mon humanité, pour se récrier d'autant plus fort sur le mauvais cœur de Rousseau, sur son orgueil & son ingratitude. J'aurois eu aussi l'honneur de figurer dans le nombre des victimes de cet odieux caractère. J'ai pris le parti que me dictoit ma conscience & ma conviction. J'avouai mon tort, je m'excusai sur le desir peu réfléchi de le servir, je lui observai que cette affaire négociée, sans la participation & par un de mes amis, n'auroit point de suites désagréables pour lui, que j'allois renvoyer la lettre-de-change, & qu'il n'en entendroit plus parler, je sortis & renvoyai la lettre.

Je tenois à ma liaison encore bien nouvelle, je n'osai retourner chez lui, j'y envoyai celui qui m'y avoit présenté, homme qu'il estimoit, sous le triple rapport de co-citoyen de Genève, d'homme du premier mérite dans la mécanique, & d'une probité à toute épreuve, c'étoit mon beau-père ; ils parlèrent de cette affaire : Rousseau lui dit que, comme les autres, je m'entendois avec les ennemis. La réponse fut simple & franche. Rousseau convint à la fin qu'il étoit possible que je ne fusse pas directement son ennemi, mais que les ennemis très-ardens & très-adroits m'avoient choisi, & qu'abusant de ma bonne foi, j'avois été, sans le savoir & sans le vouloir, leur agent. Je crus, d'après cette déclaration, pouvoir y retourner ; & depuis il n'a jamais été question entre nous de cette affaire.

Pour n'avoir plus à revenir sur les soupçons qui me concernent personnellement, je vais rendre compte d'un second entretien qui n'a pas eu plus de suite que le premier, mais qui me paroissoit infiniment plus sérieux. D'ailleurs, il est venu à l'occasion de cette même correspondance que Dufaulx vient de faire imprimer.

Mais avant tout, je dois faire part à mes lecteurs d'une anecdote antérieure dont je me suis servi avantageusement dans cette seconde crise, & qui me semble prouver que Rousseau n'étoit pas toujours aussi difficile, ni même aussi susceptible que communément on le croit.

Je lui rendis compte un jour de la rencontre que j'avois faite de M. Dutems, anglais, homme de mérite & très-estimable, qui souvent m'avoit vu chez lui, mais qui s'en étoit retiré. Il m'a demandé, lui dis-je, si je vous voyois *toujours*. Je vous avoue que ce mot *toujours* m'a blessé. Ma réponse a été simple : n'allant chez M. Rousseau que par attachement pour la

personne, je ne fais pas pourquoi, le voyant aujourd'hui, je ne le verrois pas *toujours*. Il connoît mon respect pour lui, mon attachement lui garantit l'esprit de mes visites, je le verrai donc *toujours*. Ce mot, ajoutai-je, m'a cependant donné matière à réflexion. Je suis confiant, & par cela même, peu attentif aux formes. Il seroit possible qu'avec cette négligence sur moi-même, je vous donnasse l'occasion de concevoir quelquefois des soupçons qui auroient quelque apparence de réalité. Je ne puis vous promettre de me changer sur ce point ; mais pour en éviter les effets, si vous voulez me promettre de ne jamais garder sur le cœur les idées de ce genre que je pourrai faire naître, & de ne point les laisser fermenter dans votre esprit ; enfin, si vous voulez m'en faire part sur-le-champ, je m'engage moi, de mon côté, à vous donner une solution prompte & précise, qui fera toujours dans le cas de vous satisfaire. Si vous voulez prendre cet engagement, je réponds bien que ce mot toujours de M. Dutems n'aura aucun sens ni pour vous ni pour moi. Qui l'auroit cru ? Rousseau, si peu liant, suivant le dire général, prit avec moi cet engagement, & en lui tendant la main, je pris le mien avec beaucoup de solennité.

Depuis cette convention, Rousseau me propose un jour de lire la correspondance qui avoit tout terminé entre lui & Dufaulx ; c'est cette même correspondance que Dufaulx vient de publier, & dont le citoyen Villeterque a rendu compte dans ce journal : je l'acceptai. Parvenu à la dernière lettre de Dufaulx, je lui demandai s'il n'y avoit pas une lettre intermédiaire entre cette dernière de Dufaulx & la dernière de lui J. J. Pourquoi cela, me dit-il ? C'est, lui répondis-je, que cette dernière ne me paroît pas répondre catégoriquement à la vôtre, &... Il n'y en a point, me dit-il avec chaleur, & vous avez jugé. Il emporta ses lettres, & je sortis.

Un ou deux jours après j'entre chez lui ; il fronce le sourcil, me regarde à peine, & continue de copier sa musique. Je dis des choses insignifiantes, & ma visite fut courte. Je vis bien qu'il boudoit, & qu'il avoit quelque chose sur le cœur ; mais me rappelant notre convention, je trouvai qu'il y manquoit, & que c'étoit à lui de me parler, & non pas à moi de l'interroger. J'y retourne une seconde fois, même bouderie de sa part, & même conduite de la mienne. Voulant cependant faire cesser un état de choses aussi embarrassant pour moi que pour lui-même, j'entre pour la troisième fois, mais ayant bien pris mon parti, je ne dis mot en entrant, je m'affieds en

silence, & ne profère pas une parole après m'être assis. Les mains lui trembloient. Enfin, ne pouvant plus y tenir, M. de Corancez, me dit-il,... Je vous demande pardon, lui dis-je en l'interrompant, vous me boudez depuis long-temps, & ce que vous avez sur le cœur a eu le temps de fermenter ; rappelez-vous notre convention, vous avez manqué à votre parole, je vous tiendrai la mienne. J'ignore parfaitement sur quelle matière & sur quel fait je vais être interrogé. Je vous ai promis une solution prompte & précise, j'ai dit même qu'elle vous satisferoit ; parlez, je suis prêts à vous répondre. Je ne puis peindre l'état dans lequel le mit ce préambule. Naturellement timide, & s'entendant reprocher son manque de parole, il étoit dans une situation vraiment pénible à voir ; &, dans ce moment même, en mesurant l'homme devant qui j'étois, j'avois honte du ton de supériorité que ma position me forçoit de prendre, & de l'embarras où je l'avois jeté en le forçant de s'expliquer.

Vous m'avez accusé, me dit-il, de vous avoir caché des lettres de ma correspondance avec Dufaulx, & sans doute que ce sont celles que vous supposez être contre moi. Parlez-vous, lui dis-je, d'après ce qui a été dit entre nous, ou vous a-t-on rapporté que je vous en avois accusé devant d'autres personnes ? Je ne vous ai pas dit à vous : *Vous avez d'autres lettres* ; je vous ai demandé si vous aviez d'autres lettres, & vous avez pris alors ma demande dans son vrai sens, puisque vous m'avez répondu : Non, il n'y en a point, & vous avez jugé. Il faut donc que, depuis, quelque bon ami de vous ou de moi, m'ait accusé de l'avoir dit ; or, il me semble que vous pouviez aussi-bien m'en croire moi-même au moment où je vous en ai parlé, qu'écouter les propos qui vous sont venus depuis par des étrangers. Il faut que vous conveniez d'une chose : Si j'ai tenu ce propos, j'ai menti ; car vous savez bien vous, que ne connoissant la correspondance que par vous, ce propos feroit, de ma part, non pas une indiscretion mais un mensonge. Or, pour faire un mensonge, il faut un but, celui-là feroit contre vous en faveur de Dufaulx. Observez que je ne connois point Dufaulx, je ne l'ai vu qu'une seule fois aux Tuileries, & c'est vous qui me l'avez montré ; il faut donc que vous alliez jusqu'à supposer que j'invente un fait en faveur d'un homme, que j'estime à la vérité sur sa réputation, mais que je ne connois point, contre vous, que j'aime & respecte, & qui me recevez avec bonté : vous voyez que cette supposition est impossible.

Si vous m'interrogiez ensuite sur le fond de votre querelle avec Dufaulx, & sur-tout sur l'accusation d'être du nombre de vos ennemis, je vous dirois franchement qu'il n'est pas plus coupable que moi des vues que vous lui prêtez, tout y répugne. Vous pouvez lui reprocher, & il doit se reprocher à lui-même, de l'inattention & même de la mal-adresse, dans la comparaison qu'il n'a pas assez réfléchi, & qui vous a justement choqué. Il pouvoit, en répondant à votre dernière lettre, en faire l'aveu, & en tirer même des argumens victorieux sur le fond de votre querelle ; mais jamais vous ne pourrez me persuader que sciemment il ait voulu vous nuire ; & ma conviction est telle à cet égard, que si, lui Dufaulx, me disoit aujourd'hui que je me trompe & qu'il a été votre ennemi, je lui dirois à lui-même qu'il ment.

Rousseau ne répliqua pas ; & après quelques mots sur la nécessité de ma sortie, je partis sans que depuis j'aye eu lieu de m'appercevoir qu'il conservât sur mon compte aucun ressentiment. Mes lecteurs peuvent commenter eux-mêmes les deux faits précédens, ils en tireront de grandes lumières sur le véritable caractère de Rousseau, & sur la facilité qu'il laissoit quelquefois dans son commerce.

J'ai dit qu'il étoit simple, & qu'il tenoit du caractère de l'enfance. J'entre un jour chez lui, je le vois hilare, se promenant à grands pas dans sa chambre, & regardant fièrement tout ce qu'elle contenoit : Tout ceci est à moi, me dit-il ; il faut noter que ce tout consistoit dans un lit de siamoise, quelques chaises de paille, une table commune, & un secrétaire de bois de noyer. Comment, lui dis-je, cela ne vous appartenoit pas hier ? il y a long-temps que je vous ai vu en possession de tout ce qui est ici. Oui, moniteur, mais je devois au tapissier, & j'ai fini de le payer ce matin. Il jouissoit de ce petit mobilier avec beaucoup plus de joie réelle que ne fait le riche, qui le plus souvent ignore la moitié des objets qu'il possède,

Une autre fois je lui vois encore le visage riant & une certaine fierté que je ne lui connoissois pas. Il se lève, se promène, & frappant des doigts de sa main droite sur son gousset, il en fit sonner les écus : Vous voyez, me dit-il, que j'ai une *hernie crurale*, mais dont je ne cherche point à me débarrasser. Il m'apprit ensuite qu'il avoit reçu vingt écus pour une partie de copie de musique.

J'ai dit qu'il étoit bon. Une amie de ma femme, jeune anglaise, fort jolie, avoit depuis long-temps désiré de voir Rousseau. Comme je m'étois fait une

loi de ne lui présenter personne, cette envie ne pouvoit se satisfaire. Un jour cependant que je devois mener chez lui un de mes enfans, trop jeune pour qu'il le connût encore, car il me les demandoit tous les uns après les autres, pour jouir, me disoit-il, des vertus de leur mère, la jeune anglaise étoit chez moi ; je lui propose de prendre le costume de la bonne, & de se charger de l'enfant ; elle adopte l'idée avec une joie immodérée ; elle prend le tablier ; & s'empare de l'enfant, nous arrivons. J'ai dit que cette bonne étoit jolie, & je dois ajouter que son extérieur annonçoit peu de force ; je voulus profiter de la circonstance pour m'amuser à mon tour. Je commandois à la bonne de tenir l'enfant de telle manière, de marcher, de s'asseoir, bien assuré de son obéissance. Rousseau causa avec elle, & la plaignit d'être obligée de prendre un état dont les fatigues paroissent devoir surpasser ses forces. Il engagea madame Rousseau à la faire goûter ; elle fut très-bien régalée, & madame Rousseau me dit le lendemain, qu'il avoit remarqué avec peine & tout avec beaucoup de surprise, que je ne ménageois pas assez la délicatesse de la bonne, & que je lui parlois avec trop de dureté.

Je vois plusieurs de mes lecteurs sourire à ce trait de bonté, & me faire remarquer que la bonne étoit jolie. Cette circonstance, pour un homme du genre & de l'âge de Rousseau, ne me paroît pas devoir rien changer sur le motif de sa sensibilité ; mais je vais y joindre un autre trait.

Bourru à l'excès, lorsqu'il avoit sur quelqu'un de ces préventions qui tenoient à la malheureuse corde de ses ennemis, il étoit extrêmement attentif à ne pas blesser ceux avec lesquels il croyoit, du moins pour le moment, pouvoir, sans danger pour lui, suivre les mouvemens de son cœur. Il avoit cessé, depuis long-temps, de m'arrêter à dîner ; il craignoit que je n'en tirasse de fausses conséquences. Je ne vous prie plus à dîner, me dit-il un jour, parce que ma fortune ne me le permet plus. Quelque peu de dépense que je fisse pour vous, je serois forcé de la prendre sur notre nécessaire. Je voulus lui répondre, il continua : Si je vous fais part de ma situation, c'est afin que vous n'attribuez pas le changement de ma conduite à votre égard, à quelque changement dans mes sentimens. Souriant ensuite : j'aime, me dit-il, à boire à mes repas une certaine dose de vin pur. J'avois d'abord imaginé de partager également la quantité que je puis me permettre de boire entre mon dîner & mon souper, mais il en résultoit que se trouvant trop modique, aucun de mes deux repas ne m'offroit ce qui me convient. J'ai

pris mon parti, je bois de l'eau à l'un des deux, & je réserve la totalité de mon vin pour l'autre.

Combien de choses découvriront, dans ce dernier trait, mes lecteurs attentifs ! Quelle bonté, quelle candeur & quelle supériorité sur les autres hommes, soit pour prendre son parti sur les événements de la fortune, soit pour savoir les apprécier, en n'y voyant rien qui doive être caché ! Le blâme universel qu'il a encouru en se refusant aux dons qu'on vouloit lui faire, prouve seulement que peu de personnes sont en état d'envisager la fortune comme il le faisoit. Sachez composer avec elle, & boire de l'eau à l'un de vos repas, pour boire votre vin à l'autre, & ce refus ne vous paroîtra plus ni si extravagant, ni si orgueilleux, ni même si héroïque. Joignez à cela la réponse qu'il faisoit lorsqu'on alloit jusqu'à l'interroger sur ce point : *Je suis pauvre, à la vérité ; mais je n'ai pas le cou pelé.*

J'ai dit qu'il étoit gai. J'ai vingt fois eu l'occasion de remarquer en lui cette qualité qui seule pouvoit faire le bonheur de sa vie, mais que la maladie dont il avoit apporté le germe en naissant, détruisoit presque entièrement pour le rendre le plus malheureux des hommes. Si je n'envisageois, dans ce récit, que ma satisfaction personnelle, avec quelle complaisance je m'arrêteroïs sur ces anecdotes qui me le retracent dans un état heureux : mais outre que le cadre que j'ai choisi me force de me restreindre, mes lecteurs trouveroient que je les entretiens trop long-temps de puérilités. Je ne parlerai donc ni de la gaîté de plusieurs de nos petits repas, ni de traits isolés de nos conversations ; je me borne à un seul fait.

Tous mes lecteurs ont entendu parler de l'abominable aventure dont il a été si cruellement la victime à la butte de Mefnil Montant. Il fut rencontré par le chien danois de M. de Saint-Fargeau, qui, voulant rejoindre le carrosse de son maître, avoit dans sa course la vitesse d'une balle de fusil. Il passe entre les jambes du malheureux Rousseau, qui tomba le visage sur le pavé, sans avoir eu le temps de se garantir avec ses mains. La chute fut d'autant plus malheureuse, qu'il descendoit la butte, & conséquemment qu'il tomba de plus que de sa hauteur. Je cours chez lui le lendemain matin. En entrant, je fus saisi d'une odeur de fièvre véritablement effrayante. Il étoit dans son lit. Je l'aborde ; jamais sa figure ne sortira de ma mémoire. Outre l'enflure de toutes les parties de son visage, qui, comme l'on fait, en change si fort le caractère, il avoit fait coller de petites bandes de papier sur les

blessures de ses lèvres ; ces blessures étoient en long, de façon que, ces bandes alloient du nez au menton. Mon effroi fut proportionné à l'horreur de ce spectacle. Après m'avoir rendu compte de l'accident, je vis avec grand plaisir qu'il excusoit le chien ; ce qu'il n'eût pas fait, sans doute, s'il eût été question d'un homme : il auroit vu infailliblement dans cet homme un ennemi qui, depuis longtemps, méditoit ce mauvais coup ; il ne vit dans le chien, qu'un chien qui, me dit-il, a cherché à prendre la direction propre à m'éviter ; mais voulant aussi agir de mon côté, je l'ai contrarié ; il faisoit mieux que moi, & j'en suis puni. J'observerai, car cela est nécessaire pour le but que je me propose, qu'il n'étoit pas possible de se trouver dans un état plus affligeant & plus dangereux, puisque la fièvre attestoit que la chute avoit causé, dans toute la machine, un ébranlement général ; mais l'accident étoit, comme je l'ai dit, occasioné par un chien ; il n'y avoit pas moyen de lui prêter des vues malfaisantes & des projets médités : dans cet état, Rousseau restoit ce que naturellement il étoit lorsque la corde de ses ennemis n'étoit point en vibration. Jamais, de mon côté, je ne fus moins disposé à rire. Jamais Rousseau n'avoit eu plus de raison de s'affliger ; cependant le cours de la conversation nous amena tous deux à des propos si gais, que le malheureux, dont le rire r'ouvroit toutes les plaies couvertes par les petites bandes de papier, me demanda grâce, mais avec des instances réitérées. J'en sentis moi-même & l'importance & la nécessité, & tout cessa par ma retraite.

Sa timidité étoit excessive, & je l'ai vu souvent dans ce cas avec des enfans de neuf à dix ans, qui, timides eux-mêmes, se tenoient devant lui dans un état de réserve. Je ne me livrerai point au plaisir que j'aurois d'en citer quelques traits, car mes lecteurs, qui n'ont pas vécu avec lui, ne peuvent y mettre le même intérêt que j'y mets. Il faut pourtant citer, car il ne s'agit pas ici de mon opinion sur son sujet, mais de mettre le lecteur à portée de déterminer la sienne. Sa timidité étoit infiniment plus marquante, lorsqu'il s'agissoit d'être seul en avant, & de chanter, par exemple, les morceaux de sa composition qu'il vouloit faire entendre.

On a déjà été à portée de remarquer qu'il mettoit une grande importance à ses déterminations, lorsqu'il les avoit manifestées. Quelque peu de conséquence qu'elles eussent dans leur objet, il y voyoit toujours un engagement pris avec lui-même, auquel il ne devoit pas plus manquer, que

s'il l'avoit pris avec un autre : cela me paroît devoir être considéré chez lui comme un trait de caractère.

Il s'étoit engagé volontairement & de lui-même, à mettre en musique toutes les paroles qui lui seroient envoyées par ma femme. Je lui apporte un jour de là part le volume des Œuvres de Shakespeare, traduction de Letourneur, où se trouve la tragédie d'Othello & lui montre l'endroit où sont les paroles : *Au pied d'un faute*, &c., en l'invitant, de la part de ma femme, de les mettre en musique. Je lui observai que pour pouvoir donner à ces paroles le caractère qui leur convient, il falloit qu'il prit la peine de lire la pièce. J'en suis fâché, me dit-il, mais je me suis promis de ne plus lire. Comme je connoissois ses scrupules sur cet article, je lui dis que lorsqu'on tenoit à remplir ses engagements, il falloit n'en prendre que le moins possible, attendu que l'on s'exposoit à ce qu'il y en eût de contradictoires, & qu'alors on se mettoit dans la nécessité de manquer ou à l'un ou à l'autre. Vous vous êtes promis de ne point lire, & vous avez promis à ma femme de mettre en musique tout ce qu'elle vous présenteroit ; elle vous présente des paroles qui exigent la lecture d'une tragédie ; vous voilà dans la nécessité ou de vous manquer à vous-même, ou de manquer à ma femme, vous n'avez que l'option. Je savois d'avance combien cet argument auroit de force sur son esprit. Il réfléchit un moment, & prenant le livre, donnez, me dit-il, je le lirai.

Mes lecteurs s'appercevront, sans doute, combien il importe de raconter un fait tel qu'il s'est passé & avec toutes les circonstances, pour pouvoir en tirer de justes conséquences sur celui qu'ils veulent connoître. Il m'avertit que l'air est fait, & que, suivant la première convention, ma femme se donne la peine de venir pour l'entendre & l'approuver ou le rejeter, attendu qu'en cas de rejet, il s'étoit engagé à le faire trois fois. Il l'avoit fait, dans ce moment, double, il s'agissoit du choix. J'y menai ma femme, la moins imposante de toutes les femmes, & sur-tout dans cette occasion, puisqu'elle-même est d'une timidité excessive. Il se mit devant sa petite épinette, mais dans un tel état que ses doigts trembloient sur les touches, & que sa voix ne pouvoit se faire un passage ; il touffoit, soupiroit & s'agitoit, en nous assurant que cela ne tarderoit pas à se passer. Il parvint, en effet, à chanter ses deux airs ; ma femme choisit celui compris dans le recueil de ses romances, gravé après sa mort. Cet air est un chef-d'œuvre pour l'expression vraie de la

situation où Shakespéare l'a placé. Je me permettrai de remarquer à cette occasion qu'il est à présumer que le citoyen Ducis, auteur de l'excellente tragédie d'Othello, n'avoit pas connoissance de la Romance de J. J. Il auroit sans doute adopté la traduction de Letourneur, pour pouvoir la faire chanter sur le théâtre. Il auroit eu l'avantage de s'associer avec Shakespéare & Rousseau ; il auroit pu faire jouir le public de cet excellent morceau, & enfin il auroit augmenté l'effet du pathétique de la situation, par l'expression déchirante & vraie de la composition musicale.

J'ai remarqué dans Rousseau une qualité bien rare, & qu'on ne feroit pas disposé à lui supposer, d'après l'aigreur que souvent il verfoit autour de lui. Pendant le cours des douze années que j'ai vécu avec lui, je ne lui ai entendu dire du mal de qui que ce soit. Souvent en me parlant des personnes, il lui arrivoit de les classer dans le nombre de ses ennemis, & sur ce point, que dans la suite de cette notice je me propose d'approfondir, il n'y avoit nulle possibilité de le contrarier ; mais dans ce cas là même, jamais, du moins devant moi, il ne s'est permis de s'expliquer sur leur compte, soit, en leur imputant des faits particuliers, s'en se permettant, à leur égard, des qualifications injurieuses. Ce qui prouve, jusqu'à l'évidence, que lorsqu'il ne voyoit point à travers ce prisme fatal, son véritable caractère reprenoit le dessus, c'est que lorsqu'il envisageoit ces mêmes hommes sous le seul rapport de leur mérite intrinsèque & réel, non-seulement il leur rendoit justice, mais il faisoit valoir ses opinions à leur égard avec beaucoup de chaleur. Je ne citerai pour preuve que deux faits qui, ayant rapport à deux de ses détracteurs les plus déclarés, feront aisément supposer tous les autres.

Je louois un jour devant lui Diderot, & l'on fait la haine que Diderot lui portoit ; j'ajoutai : je lui trouve cependant un défaut bien important, c'est de n'être pas toujours clair pour les autres, & je crois même que souvent on pourroit dire qu'il ne l'est pas pour lui-même. Prenez-y garde, me dit Rousseau, lorsqu'il s'agit de matières traitées par Diderot, si quelque chose n'est pas compris, ce n'est pas toujours la faute de l'auteur. C'est la seule expression dure qu'il ait jamais employée contre moi. Mes lecteurs verront, je l'espère, que je ne suis bien réellement que ce que je veux être, historien fidèle. Ce mot, qui pouvoit me blesser, l'avouerai-je ? me fit un bien infini. Je vis Rousseau tel que j'aurois voulu qu'il fût toujours.

Le lendemain du jour où Voltaire fut couronné au théâtre Français, ce jour précédoit de bien près le dernier de ces deux grands hommes, un de ces personnages qui ont le secret de se glisser par-tout, croyant, sans doute lui faire la cour, lui en rendit compte devant moi, & se permit, sur ce couronnement, des plaifanteries telles qu'on peut se les figurer de ce genre de personnage. Comment, dit Rousseau avec chaleur, on se permet de blâmer les honneurs rendus à Voltaire dans le temple dont il est le dieu, & par les prêtres qui, depuis cinquante ans, y vivent de ses chef-d'œuvres ; qui voulez-vous donc qui y soit couronné ? Ce trait n'a pas besoin de rapprochement pour être senti.

J'ajouterai que juste envers les ennemis, il étoit de la plus grande indulgence pour tous les écrivains ; il me répétoit souvent qu'il ne falloit s'arrêter que sur ce que l'on trouvoit de bon dans un livre. Si l'auteur vous a donné deux pages seulement dans lesquelles vous trouvez ou du plaisir, ou de l'instruction, ne devez-vous pas lui en savoir gré ? passez, sans mot dire, ce que vous rencontrez qui vous déplaît.

Il ne parloit que très-rarement de ses ouvrages, & jamais le premier. Je ne lui vis mettre de chaleur à leur occasion qu'en regrettant la perte volontaire qu'il fit, dans une circonstance qui trouvera sa place dans mon récit, du manuscrit d'une nouvelle édition d'Émile. Il y avoit fait entrer une partie des idées qu'il n'avoit pu mettre dans la première, à cause de leur abondance, dont alors son imagination, me dit il, étoit surchargée. Sans les rejeter, il les avoit écrites sur des cartes qu'il réservait pour une nouvelle édition. Elle contenoit aussi le parallèle de l'éducation publique & de l'éducation particulière ; morceau qu'il me disoit être essentiel au traité de l'éducation, & qui manque à Émile. Il étoit quelquefois, sur son propre compte, d'une ingénuité qui, en me causant de la surprise, me jetoit dans le ravissement. Il me dit un jour, qu'après avoir publié son discours sur les sciences, &c., M^{me} Dupin de Francueil, chez laquelle il demeuroit, lui parloit un soir, au coin du feu, de l'effet qu'avoit produit cet ouvrage ; mais, dites-moi donc, M. Rousseau, qui auroit pu deviner cela de vous ? Lecteurs notez que c'est de lui que je tiens cette anecdote.

Il m'apprit aussi que le cardinal de Bernis fit chercher avec grand soin, tant dans les bureaux des affaires étrangères qu'en Italie, la correspondance

qui eut lieu pendant que lui, Rousseau, étoit secrétaire d'ambassade. Il n'y trouva rien, me dit-il, & je l'en aurois bien assuré d'avance.

Avant de faire arriver mes lecteurs au temps où je ferai forcé de leur montrer Rousseau trop différent de ce qu'il est dans ce moment, je les prie de me pardonner de m'arrêter un peu, & de leur faire voir que cet homme extraordinaire ne faisoit rien que lorsqu'il étoit commandé par un besoin irrésistible. Depuis long-temps mes lecteurs le voient copiste de musique ; mais il fut bientôt attaqué de la fièvre de la composition. On sait que c'est ainsi qu'il fut en littérature & en philosophie, homme très-médiocre jusqu'à l'âge de quarante ans ; & que dix années d'une fièvre continue & sans sommeil, comme il me l'a dit plusieurs fois, l'ont mis, par les productions, au rang des écrivains les plus éloquens, des moralistes les plus épurés, & des philosophes les plus éclairés. Il exerça sur moi, à l'époque de ce besoin de composer de la musique, une espèce de despotisme curieux à faire connoître. Je puis en parler sans inconvénient, attendu que je n'y joue pas le plus beau rôle.

Altéré de composition, il me demanda de lui faire les paroles d'un duo. Je lui déclarai mon impuissance ; mais ce fut en vain. Il me le demandoit à chacune de mes visites, & d'un ton à me faire comprendre que les choses n'en resteroient pas là. Je fis part de mon embarras à ma femme, qui me dit malignement, pour le guérir radicalement de cette maladie, je n'y fais qu'un remède, mon ami, fais lui promptement des vers, & cours les lui porter ; il y a mille à parier qu'il n'y reviendra plus. Tout malicieusement gai que fut ce conseil, je sentis bien moi-même qu'il ne me restoit que ce parti. Je fis donc un duo entre *Tircis* & *Dircé*, j'espère que Dieu me le pardonnera. Tout fier de mon succès, & sur-tout curieux de voir la mine qu'il me feroit après la lecture, je me flattois d'en être quitte. Il prend mon duo, le lit, me remercie, le garde & le met en musique. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que malgré l'insignifiance du petit dialogue, la musique de ce duo est charmante ; il est gravé dans le recueil de ses romances.

Loin d'être rebuté, comme ma femme s'y attendoit, & comme je l'avois espéré, il m'annonce qu'il veut faire du récitatif ; il ne s'agit plus des paroles d'un duo, mais d'une scène qui doit contenir la matière du récitatif, deux airs, & se terminer, si je le peux, par un duo. Je crus un moment qu'il vouloit me faire devenir fou. Je crois pourtant, pour lui rendre justice, qu'il

étoit tellement emporté lui-même par cette faillie de composition, qu'il ne s'appercevoit pas de mon embarras, sans quoi, je présume qu'il en auroit eu pitié. Ma femme, toujours rieuse à mes dépens, m'encourageoit de toutes ses forces.

Très-familiarisé avec le roman de Daphnîs & Cloé, que j'avois lu un grand nombre de fois dans la traduction d'Amyot, j'espère y trouver ce qu'il me demande. Je relis l'ouvrage ; mais au lieu d'une scène, je lui trace le plan d'un opéra en deux actes, avec prologue & divertissement ; ce qui composoit quatre actes bien complets ; je lui porte mon plan. Comme il n'étoit pas difficile, il en est enchanté, &, frottant ses mains, allons, me dit-il, à l'œuvre. Comment, lui dis-je, vous croyez de bonne foi que je vais vous l'exécuter ! Je vous l'ai présenté pour vous engager à le faire vous-même dans le cas où il vous plairoit, mais vous savez bien qu'il n'y a pas de possibilité que j'en puisse venir à bout. Vous me proposez donc froidement, me dit-il, de faire votre besogne, il me semble que j'ai bien assez de la mienne ; allons, allons, à l'œuvre. Pour le coup, je tombai dans le découragement, & j'étois résolu de n'y plus retourner. Ma femme prit le sage parti de ne plus rire à mes dépens. Elle m'encouragea, & me fit envisager que l'ouvrage, tel qu'il fût, restant entre lui & moi, je ne courrois aucun risque.

Nouveau médecin malgré lui, je commençai, mais par morceaux détachés. À mesure que je les lui montrais, il les expédioit. Je fis ainsi le premier acte, & pendant qu'il le finissoit & travailloit à son ouverture, je fis le prologue & quelques morceaux du divertissement. Il voulut essayer son ouvrage. Il me pria de rassembler, non des musiciens de profession, mais des amateurs, pour faire une répétition. Je le satisfis. Il vint chez moi, chanta lui-même son acte ; il fut mécontent du récitatif, & abandonna l'ouvrage. On se doute bien que j'abandonnai le mien. Malgré son état d'imperfection, la partition en a été gravée après sa mort, & vendue, je crois, au profit des enfans trouvés.

Quelques personnes me conseillèrent de le finir & de le donner à un habile musicien, qui auroit respecté toute la musique de J. J., en m'assurant que cela auroit du succès. Le nom de J. J. lui auroit été sans doute très-favorable ; mais, connoissant mieux que ces personnes, & mon ouvrage & le théâtre, j'observai que, comme le dit le Bourgeois gentilhomme, il y a dans

tout cet opéra, beaucoup de mouton, & que, probablement, le public jugeroit qu'il y en a infiniment trop. Nous n'en avons plus reparlé ni l'un ni l'autre. J'avois fait, pour entrer dans le divertissement, la romance d'Écho ; il l'a mise en chant, & elle fait partie de celles de son recueil. Mes lecteurs peuvent se dire actuellement, qu'après être échappé aux orages de la pleine mer, il s'en est peu fallu que, pendant la bonace, je ne fisse naufrage au port.

Je quitte à regret le temps où Rousseau, quoique soumis aux effets de la maladie, jouissoit cependant d'intervalles assez longs, pendant lesquels son caractère primitif n'étoit point entièrement dénaturé. Nous allons le voir, plus soupçonneux que jamais, chercher & trouver, dans les circonstances qui en paroissent les moins susceptibles, les occasions de réaliser les fantômes dont on pouvoit le dire obsédé. Sa sagacité, si dans ce sens je puis me servir de cette expression, étoit telle, qu'elle lui fournissoit des argumens réellement capables de lui en imposer. Il partoît toujours d'un principe, fruit de son imagination blessée, principe qu'il ne pouvoit examiner sensément, mais les conséquences qu'il en tiroit étoient toutes dans les règles de la plus saine logique, de façon qu'on ne pouvoit qu'être infiniment étonné de le voir sur le même fait, si sage, ensemble, & si fou.

Pour en donner une juste idée, je dirai qu'il m'a réalisé l'existence possible de Dom-Quichotte avec lequel je lui trouve une grande conformité. Chez tous deux se trouve une corde sensible. Cette corde, en vibration, amène chez l'un les idées de la chevalerie errante, & toutes les extravagances qu'elle traîne après elle ; chez l'autre, cette corde résonnoit ennemis, conspirations, coalition générale, vastes plans pour le perdre, &c. ; chez tous deux, cette corde, en repos, laisse à leur esprit toute sa liberté. Les faits qui vont suivre en donneront, je crois, la preuve évidente.

Mais avant que d'y passer, je remarquerai que si le nombre de gens avec lesquels cette maladie l'a brouillé a été grand, c'est parce que, de leur côté, ceux qui l'ont recherché, trop occupés d'eux-mêmes & des motifs qui les avoient amenés chez lui, n'ont ni vu, ni voulu voir son véritable état, ou du moins, qu'ils n'ont pas voulu y avoir égard, parce qu'ils n'avoient pas pour lui un attachement réel. S'il m'est permis de me citer, c'est mon attachement pour la personne, attachement qui s'est accru à mesure que je me suis aperçu combien il étoit à plaindre ; c'est lui qui, machinalement,

m'a fait prendre les moyens de me conserver avec lui. Je n'ai pas été le seul dans ce cas. Je suis témoin qu'il a conservé toute sa vie, pour une mère de famille que sa modestie m'empêche de nommer, mais que ses vertus feront reconnoître aisément de tous ceux qui ont avec elle quelques relations, une bienveillance soutenue, mêlée d'un respect sincère, & c'est sans doute par la même cause. Il l'avoit connue jeune-fille, & lui avoit donné à cette époque, des soins personnels. Son mariage n'a rompu, ni les liens, ni les rapports avec lui. Plus occupée de jouir & de profiter de cette connoissance que de s'en prévaloir, elle le voyoit rarement. Elle étudioit, dans le silence, les maximes qu'elle puisoit dans les ouvrages, pour connoître les devoirs & régler sa conduite relativement à l'éducation de sa nombreuse famille. Ses succès, dans ce genre, ne furent point ignorés de Rousseau, qui ne la perdoit point de vue ; ils lui étoient agréables, & souvent il m'entretenoit de l'estime qu'il conservoit pour elle.

J'ai annoncé que les symptômes de la maladie alloient toujours croissans, & qu'il n'y avoit plus rien qui ne put être matière à soupçons, en voici la preuve.

Je lui avois présenté Gluck, après lui avoir demandé si sa visite ne lui feroit point désagréable. Long-temps, Gluck, qu'il estimoit & dont il admiroit le génie, fut reçu chez lui comme il méritoit de l'être. Un jour, cependant, sans que rien put faire prévoir à Gluck cette boutade, il lui observa qu'il étoit fâché de lui voir monter, à son âge, quatre étages, & insista pour le prier de s'en dispenser à l'avenir. Ce pauvre Gluck en pleuroit encore le lendemain. Sous le prétexte que je devois me ressentir personnellement des procédés de M. Gluck, puisque je l'avois introduit chez lui, je lui demandai ses griefs. Croyez-vous, me dit-il, que M. Gluck, qui toujours a travaillé sur la langue italienne, langue si favorable à la musique l'ait abandonnée pour la langue française, qui, en tout point lui résiste, uniquement pour vaincre une difficulté. Ne voyez-vous pas que j'ai avancé qu'il étoit impossible de faire de bonne musique sur la langue française, & qu'il n'a pris ce parti que pour me donner un démenti. C'est d'après ces observations, qu'il regardoit comme une démonstration, qu'il s'est permis de l'éloigner de chez lui.

Il me demande un jour le prix des pois à la halle ; je n'en favois rien. Il fit la même question à quelqu'un qui entra & qui le lui dit. Eh bien, me dit-il,

voyez la profondeur des machinations de mes ennemis, ils emploient, pour me cerner de toutes parts, plus d'idées qu'il n'en faudroit pour gouverner l'Europe ; je ne paie, moi, les petits pois que tant ; expliquez-moi, si vous le pouvez, cette préférence.

On donna le Devin du village, qui, depuis très-long-temps, n'avoit pas été représenté. Je vais le lendemain chez lui, & croyant le flatter, je lui rends compte des applaudissemens qu'il a reçus, & de l'enthousiasme avec lequel il a été écouté. Je vois un homme qui rougit de colère. Ne se laisseront-ils point, me dit-il, de me persécuter. Je ne pouvois comprendre pourquoi des applaudissemens étoient des persécutions, & moins encore par quel raisonnement on pouvoit en venir à cette conséquence. Il est tout simple, me dit-il, qu'avec votre bonne foi, vous ne voyiez dans des applaudissemens que des applaudissemens ; vous ignorez combien mes ennemis sont adroits & ardens pour me perdre. D'abord ils ont dit du mal de cet opéra, mais voyant le public obstiné à s'y plaire, ils ont changé de batteries, ils ont dit que je l'avois volé ; alors vous sentez qu'il leur importoit de le louer pour grossir d'autant plus le vol. Ils persévèrent aujourd'hui dans le même esprit.

On voit que non-seulement les soupçons se multiplient, que tout leur sert d'aliment, jusqu'aux circonstances qui en paroissent les plus éloignées ; mais on doit remarquer aussi que les raisonnemens sur lesquels ils sont appuyés, prennent un caractère de véritable folie ; c'est ce qui me reste à prouver.

Depuis long-temps je m'appercevois d'un changement frappant dans son physique ; je le voyois souvent dans un état de convulsion qui rendoit son visage méconnoissable, & sur-tout l'expression de sa figure réellement effrayante. Dans cet état, ses regards sembloient embrasser la totalité de l'espace, & ses yeux paroissoient voir tout à-la-fois ; mais dans le fait, ils ne voyoient rien. Il se retournoit sur sa chaise & passoit le bras par-dessus le dossier. Ce bras, ainsi suspendu, avoit un mouvement accéléré comme celui du balancier d'une pendule ; & je fis cette remarque plus de quatre ans avant la mort ; de façon que j'ai eu tout le temps de l'observer. Lorsque je lui voyois prendre cette posture à mon arrivée, j'avois le cœur ulcéré, & je m'attendois aux propos les plus extravagans ; jamais je n'ai été trompé dans mon attente. C'est dans une de ces situations affligeantes qu'il me parla de la mort de Louis XV ; anecdote que Dufaulx vient de publier par sa correspondance. Voyant ses longs soupirs & toutes les apparences des

regrets les plus amers, je lui témoignai mon étonnement. D'après vos principes connus en morale, lui dis-je, il me semble que sous tous les rapports, soit comme père de famille, soit comme roi, Louis XV ne devrait pas vous intéresser à ce point ; les mœurs & la coupable insouciance n'ont produit que du mal. Vous n'appercevez pas, me dit-il, les conséquences de cette mort à mon égard particulier. Pour tous, la mort de ce prince est peut-être un bien ; mais observez qu'il étoit généralement haï : sans le mériter, comme lui, j'ai le même sort. La haine universelle se partageoit entre nous deux, je reste seul ; je vais donc seul en supporter le poids. J'ai vu des gens assez en délire eux-mêmes pour voir de l'orgueil dans cette folle faillie ; bientôt je leur en démontrerai la source.

Je terminerai cette pénible révélation au seul trait suivant ; les deux suffiront pour constater, d'une manière positive, l'état déplorable dans lequel il étoit tombé. À mon arrivée, il prend l'attitude que j'ai décrite précédemment. Savez-vous, me dit-il, pourquoi je donne au Tasse une préférence si marquée ? Non, lui dis-je, mais je m'en doute. Le Tasse réunifiant à l'imagination la plus féconde & à la richesse de la poésie la plus brillante, l'avantage d'être venu après Homère & Virgile, a profité des beautés de l'un & de l'autre de ces deux grands hommes, comme il en a évité les défauts. Il y a bien quelque chose de cela, me répondit-il, mais lâchez qu'il a prédit mes malheurs. (Lecteurs, comme vous pouvez le remarquer, toujours des malheurs.) Je fis un mouvement, il m'arrêta. Je vous entends, dit-il, le Tasse est venu avant moi ; comment a-t-il eu connoissance de mes malheurs ? Je n'en fais rien, & probablement il n'en favoit rien lui-même ; mais enfin il les a prédits, remarquez que le Tasse a cela de particulier, que vous ne pouvez pas enlever de son ouvrage une strophe, d'une strophe un seul vers, & du vers un seul mot, sans que le poëme entier ne s'écroule, tant il étoit précis & ne mettoit rien que de nécessaire. Eh bien, ôtez la strophe entière dont je vous parle ; rien n'en souffre, l'ouvrage reste parfait. Elle n'a rapport ni à ce qui précède ni à ce qui suit ; c'est une pièce absolument inutile. Il est à présumer que le Tasse l'a faite involontairement & sans la comprendre lui-même ; mais elle est claire. Il m'a cité cette strophe miraculeuse ; mais comme je ne fais pas l'italien, je n'ai pu être frappé de la place qu'elle occupe dans le poëme ; il m'est resté seulement dans la mémoire qu'elle est dans le chant de la forêt enchantée,

dans la bouche de Tancrède, ou à son occasion, car il m'a cité le nom de Tancrède.

Comme il a vécu long-temps dans cet état, il a été assez généralement reconnu qu'il étoit devenu fou. Mais ses amis & ses ennemis se sont également trompés sur la cause de sa folie. Ses amis ont prétendu que les persécutions que lui ont suscitées ses ennemis réels, tels que les philosophes & tous ceux qui avoient lieu d'être mécontents de lui, avoient fini par mettre le feu dans un cerveau déjà susceptible d'un tel embrasement. Ses ennemis ont dit que l'orgueil seul lui avoit tourné la tête. Je les crois tous dans l'erreur. Les persécutions & les sarcasmes d'un grand nombre de philosophes, proprement dits, & de littérateurs, ont certainement servi à convaincre ce malheureux que sa chimère étoit une réalité, puisqu'il pouvoit se prouver à lui-même que réellement il avoit des ennemis ; mais très-certainement ses ennemis réels, car il en a eu beaucoup, ne lui ont pas donné sa chimère, elle venoit de plus loin. À l'égard de l'orgueil, je n'en ai pas remarqué un seul trait dans le cours de douze années ; & si l'on y fait attention, il y a une mauvaise foi bien caractérisée dans le reproche qu'on lui fait d'avoir demandé qu'on lui élevât une statue ; mais je fors, non pas de mon sujet à la vérité, mais de mon plan.

Il est certain qu'il avoit, en naissant, le germe de cette affreuse maladie, qui, comme toutes les autres, a eu ses périodes, son commencement, son milieu & sa fin. Dans la supposition même où, en suivant sa marche & ses progrès, on ne remonteroit pas à cette source, un fait, dont tout Paris a été le témoin, en doit compléter la preuve.

Après la mort de J. J., un de ses cousins-germains, fils du frère de son père^[1], & portant conséquemment le même nom, né en Perse, est arrivé à Paris, sans avoir jamais communiqué avec lui, puisqu'il quittoit la Perse pour la première fois. Son habit persan & son nom le firent bientôt remarquer. Il avoit d'ailleurs beaucoup d'esprit, il savoit un grand nombre de langues, & l'on rapporta de lui que, pour réponse à quelqu'un qui le louoit sur le nombre de langues qu'il avoit apprises, je les donnerois toutes bien volontiers, dit-il, pour ne savoir & ne parler que celle de mon cousin.

M. Deleffert m'invite un jour à dîner avec lui, & nous place à ses deux côtés. Je ne pouvois, conséquemment, le voir que de profil ; mais ce profil

étoit si ressemblant, que mes yeux ne pouvoient s'en détacher. Enfin je demande tout bas à M. Deleffert s'il n'y trouve pas beaucoup de ressemblance. Elle est telle à mes yeux, me dit-il, qu'il me fait peur, & que je suis tenté de croire que c'est Rousseau lui-même qui se fera faire enterrer pour venir ensuite écouter ce qu'on dit de lui. Il ne le croyoit pas, sans doute, puisqu'il étoit d'ailleurs plus grand, & qu'à l'examen il y avoit des différences sensibles dans la figure ; mais ce premier mouvement prouve que l'expression des yeux & de ce qu'on appelle physionomie, étoit absolument la même, & c'est cette espèce de ressemblance qui seule en mérite le nom.

Cet homme resta quelque temps à Paris & repartit pour la Perse, chargé d'une mission de la part du gouvernement. Il étoit, avec sa femme, dans une voiture à quatre roues, traînée par six chevaux de poste. Parvenu à la forêt de Fontainebleau, en plein jour, il se met à la portière, & crie au postillon d'arrêter. Le postillon, étourdi probablement par le bruit des roues sur le pavé & des pieds de ses six chevaux, n'entend point & continue sa route. Alors Rousseau s'adresse aux passans, qui font arrêter le postillon. Il pousse de grands cris, & accuse le postillon de s'entendre avec des brigands pour le faire égorger dans la forêt. Les passans qui n'y voyoient aucune apparence, puisque le postillon suivoit le pavé de la grande route, restoient froids. Vous ne voyez donc pas, leur disoit-il, qu'il m'a déjà détourné du grand chemin, & qu'il veut me faire égorger ? Il ne fut pas possible de lui faire entendre raison. Il fut ramené à Paris, & repartit ensuite, mais sans la mission qui lui avoit été donnée.

Voilà un fait isolé, mais d'autant plus marquant, car on ne peut douter qu'en le suivant on n'en eût découvert beaucoup d'autres. C'est un trait de folie dans le genre de ceux de Rousseau. Tous deux croient à des brigands ou ennemis qui veulent les perdre, & tous deux ne voient dans les autres que des complices & des agens. Si l'on joint à cela l'expression étonnante des regards & de la physionomie qui les fait confondre l'un & l'autre, & le degré de leur consanguinité, il n'est plus douteux que tous deux charrioient dans leur sang le même principe de maladie.

Rousseau eut en Angleterre, long-temps avant que je le connusse, une attaque du même genre & de la même force ; c'est de sa propre bouche que je tiens le fait que je vais citer ; il est d'ailleurs d'autant plus précieux, que

c'est la seule fois que je l'aie vu avoir quelque soupçon de la maladie, & la caractériser lui-même sous le nom de folie.

Nous avions fait la partie, lui & moi, d'aller en batelet à Meudon avec la femme & la mienne, & d'y dîner. Elle fut exécutée. En causant à table, il nous raconta qu'il avoit fui de l'Angleterre plutôt qu'il ne l'avoit quittée. Il se mit dans la tête que M. de Choiseul, alors ministre en France, le faisoit chercher, ou pour lui mettre ses ennemis en avant, ou pour quelque autre mauvais tour. Je ne me le rappelle pas bien ; mais la peur fut telle, qu'il partit sans argent & sans vouloir embarrasser sa marche d'effets ou de paquets qui ne fussent pas de première nécessité. C'est dans cette occasion qu'il brûla la nouvelle édition d'Émile, dont j'ai déjà parlé, & qu'il m'avoua regretter beaucoup. Il payoit avec un morceau de cuiller ou de fourchette d'argent, qu'il cassoit ou faisoit casser, dans les auberges. Il arrive au port ; les vents étoient contraires : il ne voit, dans cet événement si ordinaire, qu'un complot & des ordres supérieurs pour retarder le départ, & cela pour un but quelconque, qu'il interprétoit toujours dans le sens de la manie d'ennemis ! Quoiqu'il ne parlât pas la langue, il se met cependant sur une élévation & harangue le peuple, qui ne comprenait pas un mot de son discours. Que mes lecteurs ne perdent pas de vue que c'est de Rousseau lui-même que je tiens tous ces détails. Enfin, le vent le permet & l'on part. Il m'ajoute qu'il ne peut me dissimuler, ni se dissimuler à lui-même, que c'étoit une attaque de folie. Elle étoit telle, ajouta-t-il, que j'allai jusqu'à soupçonner cette digne femme, en me montrant la sienne, d'être du complot & de s'entendre avec mes ennemis.

J'en ai trop dit pour ma sensibilité & relativement au respect que j'ai conservé pour lui, mais du moins assez, sans doute, pour ne laisser dans l'esprit de mes lecteurs aucune incertitude, non-seulement sur la nature de la maladie, mais encore sur la véritable source. Il sont suffisamment éclairés, je pense, pour pouvoir s'expliquer à eux-mêmes les contradictions de sa conduite, contradictions dont on a tant profité pour chercher à l'avalir. Malheureuse humanité ! lequel est le plus déplorable, ou de celui que la nature, après l'avoir doué d'un génie propre à éclairer les hommes, & contribuer aussi efficacement à leur prospérité, prive de la faculté de pouvoir contribuer à son bonheur personnel, ou de ceux qui, par erreur si l'on veut, mais bien réellement, se liguent & se relayent pour aggraver les maux.

C'est ici le lieu de rendre justice à la mémoire d'un homme dont les ouvrages feront toujours honneur à la France, à d'Alembert. Je le voyois souvent en maison tierce, mais j'évitois soigneusement de lui parler de Rousseau, parce que je le savois son ennemi déclaré. Après la mort de ce dernier, nous en parlâmes souvent. Sans lui adresser aucun reproche direct, je le mis dans le cas de se juger lui-même. Il se reprocha franchement & amèrement les tracasseries qu'il lui avoit suscitées, quoique s'excusant sur son erreur. Il en vint un jour jusqu'à répandre quelques larmes. Je ne puis dissimuler qu'elles me firent plaisir. Elles honoroient à mes yeux, & l'homme de mérite qui les versoit, & celui qui en étoit l'objet,

Je suis enfin parvenu à l'époque la plus douloureuse, au départ de Rousseau pour Ermenonville. Mes lecteurs attendent de moi des détails sur sa mort, qui a donné lieu à des opinions diverses. Je vais les satisfaire. Je ne leur citerai, comme je l'ai fait jusqu'à présent, que des faits, d'après lesquels ils pourront fixer leur opinion. J'observerai seulement, que jusqu'à la fin, Rousseau, que l'on a toujours accusé d'être la victime de son amour-propre, l'a toujours été, au contraire, de l'amour-propre des autres. C'est ce dont les lecteurs attentifs ont dû s'apercevoir.

On se rappelle le malheureux état où nous avons laissé Rousseau. Sa maladie s'étoit accrue jusqu'au dernier période. Depuis long-temps j'avois remarqué qu'il travailloit moins, ses ressources étoient diminuées dans cette proportion. La santé de sa femme se déranger, il m'en parla plusieurs fois, & toujours avec inquiétude. Il n'avoit de confiance qu'en elle ; sans elle, seul dans l'univers, il se feroit cru au milieu de ses nombreux ennemis, toujours occupé de sa perte.

Il me dit un jour qu'il avoit consulté un médecin sur le parti à prendre, relativement au dérangement de la santé de M^{me} Rousseau ; que ce médecin avoit ordonné l'air de la campagne, mais lorsque le temps seroit fixé à la chaleur ; nous étions alors au printemps : il m'ajouta que les moyens ne le lui permettoient pas. Je ne crus pas le moment favorable pour lui offrir un petit logement que j'avois à Sceaux, & que je tenois à loyer.

À ma première visite je lui en parlais. Il m'observa que sa femme, nourrice de ses enfans, en avoit besoin, & que certainement il ne l'en priveroit pas. Je fis alors des efforts & des raisonnemens inutiles. Je revins

une seconde fois lui dire qu'une affaire imprévue nous priveroit cette année de notre séjour ordinaire à la campagne, & que, dans ce cas, je croyois pouvoir la lui offrir ; il me dit qu'il n'étoit pas ma dupe, & qu'il ne l'accepteroit pas. Sans insister pour l'acceptation, je l'assurai de la vérité du fait & m'en allai. Je revins enfin une troisième fois, & j'en parlai de nouveau, mais avec indifférence. Je lui dis seulement que, forcé de rester à Paris, je souffrois de voir mon appartement vide, mais que mon parti étoit pris. Mon air tranquille lui en impoça probablement ; il me dit alors que s'il étoit bien assuré que je ne dusse pas l'habiter, il iroit volontiers, attendu que le sol de Sceaux, propre à la végétation, offroit de belles herborisations. Je le lui confirmai de nouveau, & il accepta, même avec des démonstrations de satisfaction. J'ignorois que je le voyois pour la dernière fois ; si je l'eusse soupçonné, je n'aurois pu me déterminer à le quitter.

Je crus devoir raisonner mes démarches ultérieures, & de peur qu'il ne soupçonnât que je voulois m'emparer de sa personne, j'éloignai mes visites. C'est pendant cet intervalle que M. Girardin, propriétaire des superbes jardins d'Ermenonville, qui connoissoit peu Rousseau, & depuis peu de temps, & M. Lebègue de Presle, médecin, homme de mérite & très-estimable, lui proposèrent, ainsi qu'à M^{me} Rousseau, de venir habiter ce beau lieu. Rousseau étoit déjà parti lorsque je me présentai chez lui. M^{me} Rousseau, que je trouvai, me dit qu'il étoit *parti*, & quoique je sois resté avec elle pour l'interroger sur sa santé, elle ne me dit point qu'il avoit quitté Paris.

J'ai su depuis, par M. Lebègue de Presle, car je dois citer de qui je tiens les faits dont je n'ai pas été le témoin direct, je tiens de M. Lebègue de Presle que Rousseau étoit parti pour cinq jours, qu'il vouloit revenir pour raisonner de son départ de Paris, de ses papiers, de ses effets, & c. ; mais qu'il lui fut observé que M^{me} Rousseau, sur les lieux, feroit mieux que lui, qu'il paroïssoit se plaire dans cet endroit, & que ce seroit doubler pour lui la fatigue du voyage, puisque M^{me} Rousseau arrivant incessamment, il seroit obligé de revenir avec elle.

Je n'ai pas eu occasion de dire que Rousseau, en apparence si difficile, étoit cependant, dans des mains étrangères, comme un enfant. Timide à l'excès, il ne savoit point répondre à l'objection qu'on lui faisoit, il obéissoit. Mais le lendemain, livré à ses réflexions soupçonneuses, elles en acquéroient

d'autant plus de force, que peu communicatif, il prêtoit à cette même objection, qu'alors il pouvoit détruire, une intensité qu'elle n'avoit pas, & favoit toujours la ramener à sa manie ordinaire de conspiration. Les meubles vendus en partie, ou emportés, M^{me} Rousseau fut rejoindre son mari.

Je dois observer ici que la préférence de M^{me} Rousseau pour Ermenonville, étoit bien, naturelle. Sceaux ne lui offroit que l'habitation, & les moyens de Rousseau pour soutenir son ménage, étoient devenus insuffisans. M. Girardin, M. Lebègue de Priele & M^{me} Rousseau, qui ne confidéroient que ce côté de la situation, étoient donc louables de chercher à effectuer ce parti. Le mal est qu'ils raisonnaient à l'égard de Rousseau, comme on devoit le faire avec les autres hommes, sans faire attention de combien il en différait.

J'étois tourmenté du desir de voir ce malheureux, mais je craignois les fuites de cette démarche, & je ne pouvois en limiter les conséquences. Le silence de M^{me} Rousseau suffiroit seul pour me rendre circonspect. J'ignorois donc ce qui se passoit, & je le craignois. Je rencontre un jour, à l'amphithéâtre de l'Opéra, un jeune chevalier de Malte, dont je suis au désespoir d'avoir oublié le nom^[2]. Il m'avoit donné de lui une excellente opinion, par le prix qu'il mettoit à se conserver chez Rousseau. Il y venoit assez fréquemment, & souvent nous nous y rencontrions. En m'abordant, il me serre la main, me dit qu'il arrive d'Ermenonville, & me témoigne un grand desir de m'entretenir particulièrement ; nous sortons. Il m'apprend que la tête de Rousseau travaille, il ne m'étonne pas ; il m'ajoute qu'il lui avoit remis un papier écrit de sa main pour le prier de lui trouver un asile. Ce papier doit avoir ici sa place ; c'est le même que celui imprimé déjà dans ce Journal, dans la feuille du 20 juillet 1778, époque de la mort de Rousseau. Ceux de mes lecteurs qui ne l'ont pas lu, & sûrement ils sont en grand nombre, me sauront gré de le mettre sous leurs yeux. Je dois faire remarquer qu'il est daté du mois de février 1777 ; mais que Rousseau l'ayant reproduit aux yeux du jeune chevalier de Malte, lors de sa visite à Ermenonville, il se trouve avoir réellement deux dates, celle de février 1777 & celle de juin 1778, époque de cette visite.

« Ma femme est malade depuis long-temps, & le progrès de son mal qui la met hors d'état, de soigner son petit ménage, lui rend les soins d'autrui

nécessaires à elle-même, quand elle est forcée à garder son lit. Je l'ai jusqu'ici gardée & soignée dans toutes les maladies ; la vieilleesse ne me permet plus le même service. D'ailleurs, le ménage, tout petit qu'il est, ne se fait pas tout seul ; il faut se pourvoir au-dehors des choses nécessaires à la subsistance & les préparer ; il faut maintenir la propreté^[3] dans la maison. Ne pouvant remplir seul tous ces soins, j'ai été forcé, pour y pourvoir, d'essayer de donner une servante à ma femme. Dix mois d'expérience m'ont fait sentir l'insuffisance & les inconvénients inévitables & intolérables de cette ressource dans une position pareille à la nôtre. Réduits à vivre absolument seuls, & néanmoins hors d'état de nous passer du service d'autrui, il ne nous reste, dans les infirmités & l'abandon, qu'un seul moyen de soutenir nos vieux jours : c'est de trouver quelque asile où nous puissions subsister à nos frais, mais exempts d'un travail qui désormais passe nos forces, & de détails & de soins dont nous ne sommes plus capables. Du reste, de quelque façon qu'on me traite, qu'on me tienne en clôture formelle ou en apparente liberté, dans un hôpital ou dans un désert, avec des gens doux ou durs, faux ou francs (si de ceux-ci il en est encore), je consens à tout, pourvu qu'on rende à ma femme les soins que son état exige, & qu'on me donne le couvert, le vêtement le plus simple & la nourriture la plus sôbre jusqu'à la fin de mes jours, sans que je ne sois plus obligé de me mêler de rien. Nous donnerons pour cela ce que nous pouvons avoir d'argent, d'effets & de rentes, & j'ai lieu d'espérer que cela pourra suffire dans les provinces où les denrées sont à bon marché, & dans des maisons destinées à cet usage, où les ressources de l'économie sont connues & pratiquées, surtout, en me soumettant, comme je fais de bon cœur, à un régime proportionné à mes moyens. »

Ce jeune homme sensible & sincèrement attaché à Rousseau, avoit les yeux en larmes. Il m'ajoute qu'il lui avoit offert d'habiter une des deux terres qu'il possédoit en Picardie & en Normandie, toutes deux, ou bien certainement l'une d'elles, situées sur le bord de la mer ; que là, il y seroit seul, puisqu'il ne les habitoit point. Je n'ai pas, me dit-il, perdu l'espérance de l'y déterminer. Il se proposoit un second voyage, dont il me rendroit compte. Hélas ! ce second voyage n'eut pas lieu, Rousseau mourut trop tôt. Ne sachant plus le nom de ce jeune homme, je dois l'indiquer. Il étoit, comme je l'ai dit, chevalier de Malte ; il possédoit deux terres, l'une en

Picardie, l'autre en Normandie ; il est mort à Lyon, de la petite vérole, dans la même année de juillet 1778 à 1779, ou bien près de cette époque. Sa mort à Lyon suppose ou qu'il en était, ou qu'il y avoit des relations étroites.

Rouffseau est mort le 2 juillet 1778, âgé de 65 ans. Le procès-verbal, qui constate son genre de mort, est du 3. Deux chirurgiens attestent, qu'*après visite du corps & l'avoir vu & examiné dans son entier, ils ont tous deux rapporté, d'une commune voix, que ledit sieur Rouffseau est mort d'une apoplexie séreuse, ce qu'ils ont affirmé véritable.*

Rouffseau, Gènevois & protestant, ne pouvoit partager la sépulture des catholiques, il falloit des témoins & des témoins instruits du rite des protestans relativement à l'inhumation : mon beau-père, Gènevois & protestant, fut appelé, je l'accompagnai.

En arrivant à Louvres, dernière poste jusqu'à Ermenonville, le postillon fut demander les clefs des barrières des jardins. Le maître de poste se présenta à notre voiture, il s'appeloit Payen. Il nous dit qu'il présumoit notre voyage occasionné par le malheureux événement de la mort de Rouffseau ; puis, il ajouta, d'un ton pénétré : Qui l'auroit cru que M. Rouffseau se fût ainsi détruit lui-même ! Nos oreilles furent étonnées de cette nouvelle ; nous lui demandâmes de quel moyen il s'étoit servi ; d'un coup de pistolet, nous dit-il. Nous ne doutions, ni l'un ni l'autre, que la mort n'eût été naturelle, mon cœur saigna, mais j'avoue que je n'en fus pas étonné.

Nous arrivons, nous fûmes reçus avec politesse. Nous fîmes part à M. Girardin de ce que nous avoit appris le maître de poste Payen. Il en parut étonné & choqué. Il nia le fait avec chaleur, & nous recommanda, avec la même chaleur, de ne pas le propager. Il m'offrit de voir le corps : ne sachant pas qu'elle seroit ma réponse, il me prévint qu'étant à la garde-robe, Rouffseau s'étoit laissé tomber, & qu'il s'étoit fait un trou au front. Je refusai, & par égard pour ma sensibilité & par l'inutilité de ce spectacle, quelque indice qu'il dût me présenter. L'inhumation eut lieu le soir même par le plus beau clair de lune, & le temps le plus calme. Le lecteur peut se figurer qu'elles furent mes sensations en passant dans l'île avec le corps.

Le lieu, le clair de lune, le calme de l'air, l'homme, le rapprochement des actes de sa vie, une destinée aussi extraordinaire, le résultat qui nous attend tous ; mais sur quoi ma pensée s'arrêta le plus long-temps & avec le plus de

complaissance, c'est qu'enfin le malheureux Rousseau jouissoit d'un repos, bien acheté à la vérité, mais qu'il étoit impossible d'espérer pour lui tant qu'il auroit vécu.

Toujours accompagné de M. Girardin, que son urbanité empêchoit de me quitter, il me fut impossible de causer soit avec les gens de la maison, soit avec les habitans du lieu. Mon beau-père me rapporta avoir appris que le jour même de sa mort, Rousseau ne fut point au château le matin comme à son ordinaire, pour donner au jeune Girardin, encore enfant, la leçon qu'il avoit coutume de lui donner ; qu'il avoit été herboriser, qu'il avoit rapporté des plantes, qu'il les avoit préparées & infusées dans la tasse de café qu'il avoit prise.

Madame Rousseau me raconta qu'il conserva sa tête jusqu'au dernier moment. Il fit ouvrir sa fenêtre, le temps étoit beau, & jetant les yeux sur les jardins, il proféra des paroles qui prouvoient la situation de son ame calme & pure comme l'air qu'il respiroit, se jetant, avec confiance, dans le sein de l'éternité. J'observe que ce moment a été dessiné & gravé avec les paroles qu'il a proférées.

Madame Girardin, de son côté, me raconta, qu'effrayée de la situation de Rousseau, elle se présenta chez lui, & y entra. Que venez-vous faire ici, lui dit Rousseau, votre sensibilité doit-elle être à l'épreuve d'une scène pareille, & de la catastrophe qui doit la terminer ? Il la conjura de le laisser seul, & de se retirer. Elle sortit en effet. À peine avoit-elle le pied hors de la chambre, qu'elle entendit fermer les verroux, ce qui l'empêcha de s'y représenter.

Voilà les faits principaux que ma mémoire peut me fournir, mais tous sont de la plus grande exactitude. Je remarque & je n'ai pu m'empêcher de remarquer que le maître de poste Payen, le lendemain ou le surlendemain de sa mort, m'a dit que Rousseau s'étoit tué d'un coup de pistolet. Il est difficile de supposer que ce fait est inventé, Payen étoit sans intérêt ; c'est dans le premier moment, & le premier moment est toujours sans précautions, c'est alors, au contraire, que la vérité se fait jour, elle perce par cela seul qu'elle est la vérité. La blessure que le pistolet suppose est confirmée par M. Girardin, qui l'attribue à une chute. Cette blessure importante est omise dans le procès-verbal des chirurgiens, qui, disent-ils, ont examiné le corps *dans son entier*. Le procès-verbal porte qu'il est mort d'une apoplexie fœreuse.

Une apoplexie ôte, à ce qu'il me semble, au corps la faculté d'aller & venir, & à l'esprit celle de raisonner. S'il a été à la garde-robe, y a-t-il été seul ? Il pouvoit donc marcher, l'y a-t-on conduit ? il ne devoit pas tomber. Pour être malade accidentellement, on ne se persuade pas ainsi une mort certaine. Les paroles gravées prouvent que Rousseau ne doutoit point de sa mort. Le renvoi de madame Girardin, dont la sensibilité devoit être trop éprouvée par la catastrophe de la scène, atteste de nouveau que Rousseau attendoit toujours sa fin, mais une fin certaine & prochaine, ce qui ne peut, à ce qu'il me semble, s'accorder avec une apoplexie féroce. Tout me porte à croire que Rousseau s'est débarrassé lui-même d'une vie qui lui étoit devenue insupportable. Ajoutez les fantômes ennemis qui, pendant le cours de six semaines que dura son séjour, le tourmentoient jour & nuit ; fantômes qui naissoient tout naturellement du dérangement de son cerveau, mais auxquels les circonstances de son départ précipité & visiblement arrangé d'avance donnoient plus de réalité. Observez l'impatience & la volonté bien déterminées de sortir de ce séjour, prouvées par la confiance faite au jeune chevalier de Malte, l'impossibilité d'en sortir faute de moyens pécuniaires, faute d'un autre asile, & ne voulant point se faire entourer de tous les habitans de la maison, qui s'y opposeroient, ni sur-tout s'exposer à répondre à tous leurs raisonnemens avec la connoissance qu'il avoit de sa timidité, & je crois que non-seulement sa mort a été volontaire, mais que par les circonstances elle étoit forcée.

M. Girardin la nie ! Qu'on se mette à sa place. Il n'avoit cherché à attirer chez lui Rousseau que pour son bonheur & celui de sa femme ; il avoit bien certainement, & sans qu'il puisse raisonnablement s'élever le moindre doute à cet égard, employé tous les moyens pour parvenir à ce but ; n'étoit-il pas bien fâcheux, non-seulement de n'avoir pas réussi, mais de pouvoir être accusé d'être la cause première de ce malheureux événement ? N'est-il pas dans l'homme & bien pardonnable de chercher à couvrir une vérité de cette nature, de l'envelopper de voiles, puisqu'enfin elle ne peut apporter au mal aucun adoucissement ? Sa dénégation & son silence sont donc dans l'ordre naturel.

Me trouvant aujourd'hui dans d'autres circonstances que celles où se trouvoit M. Girardin, j'aurois à me reprocher, & les autres me reprocheroient, connoissant la vérité, de ne pas la faire sortir toute entière.

Rousseau n'appartient ni à ses amis particuliers, ni même aux hommes de son temps. Il appartient au monde littéraire, aux philosophes & aux moralistes : il appartient à la postérité. C'est par elle qu'il doit être jugé, & jugé sur toutes les actions de sa vie. Or, *la mort*, comme dit Montaigne, *est un acte de la vie, & cet acte est le dernier*. Rousseau étoit assez extraordinaire en tout sens, & ses ouvrages jettent assez d'éclat sur sa personne, pour devoir servir d'objet aux méditations des philosophes & des moralistes, dont les travaux tendent toujours à fonder & connoître des profondeurs du cœur humain, pour en expliquer les contradictions. Rousseau, dans sa conduite, offre un second livre à étudier, dont peut être on pourra tirer autant d'avantages que de ses autres ouvrages.

Actuellement, lecteurs, si vous me demandez, enfin Rousseau s'est-il défait volontairement ? je vous répondrai je n'en fais rien, mais je le crois. Je vous ai donné tous les faits, je vous ai détaillé toutes les circonstances, je n'ai point voulu aller au-delà, formez vous-mêmes votre opinion. Vous connoissez actuellement Rousseau aussi bien que je le connois moi-même.

Je crains bien, avec l'intention d'intéresser mes lecteurs, d'avoir manqué mon but, car je suis devenu bien long. Si j'en ai trop dit, je n'ai cependant pas tout dit, je me suis restreint à ce que j'ai cru absolument nécessaire. Je craignois souvent de n'en pas dire assez, parce que sur un homme tel que Rousseau, il vaut mieux, du moins je le crois, aller au-delà que de rester en-deçà. Rappelé d'ailleurs à des temps où je communiquois avec lui, je me refaisois, pour ainsi dire, de sa personne, & je me plaisois à m'y arrêter ; c'est pour cette considération que je les prie d'avoir pour moi un peu d'indulgence.

Dufaulx a terminé son ouvrage par une apostrophe à l'ombre de Rousseau. Mes lecteurs me pardonneront-ils de placer ici celle que j'ai faite pendant la marche de la cérémonie de la translation du corps de J.-J. au Panthéon. C'étoit la seconde fois que je suivois la dépouille mortelle, & je croyois n'avoir plus occasion de m'occuper de lui publiquement. Celle-ci s'est présentée, & très-probablement elle sera la dernière. Je desirerois terminer ce récit par l'expression de ma reconnaissance envers lui.

Déjà, vers les bosquets de l'heureux élysée,
J'ai guidé tes mânes errans ;
Je te vois aujourd'hui du haut de l'empirée,
Avec les Dieux partager notre encens.

Pour la dernière fois, ombre toujours trop chère,
Reçois mes vœux reconnoissans,
Par tes leçons mes enfans ont un père,
Et moi père, j'ai des enfans.

CORANCEZ.

À M. DE LA HARPE, sur son article concernant J. J. ROUSSEAU.

(Extrait du journal de Paris, du 30 octobre 1778.)

MONSIEUR,

J'arrive de la campagne, & je lis dans votre mercure du 5 de ce mois : *On souffre pour l'amusement de la malignité, que le talent dans un homme vivant soit déchiré ; mais ce talent n'est jamais plus intéressant que lorsqu'il disparoît pour toujours. Il faut l'avouer, ce sentiment est équitable ; la tombe sollicite l'indulgence en inspirant la douleur, & il y a un temps à donner au deuil du génie avant de le juger.*

Qui se feroit attendu que cette belle tirade dût amener un jugement sur les ouvrages de Voltaire, sur les ouvrages & la personne de J. J. Rousseau, & une critique aussi amère que peu fondée de l'un & de l'autre ? Il fuit de-là, ou que vous ne mettez dans la classe des hommes de génie ni Voltaire, ni Rousseau, ou que vous bornez à bien peu de jours le deuil que vous devez en porter. Nous les pleurons, monsieur, nous les pleurerons encore longtemps.

Six semaines au plus après la mort de Voltaire, vous avez voulu le juger ; au lieu de voir dans ce grand homme l'auteur de *Méropé*, d'*Alzire*, de *Mahomet*, & c., vous avez affecté de ne nous montrer que celui de *Zulime*.

Le premier ouvrage de Rousseau, selon vous, est le moins estimable de tous. « Il commença, dites-vous, la réputation de son auteur, quoiqu'il ne prouve que le talent *facile* de mettre de l'esprit dans un paradoxe. Ce discours entier n'est qu'un sophisme continu, *fondé sur un artifice commun & aisé*. Le discours sur l'inégalité n'est que la suite des mêmes paradoxes, & un sophisme qui tombe devant une vérité simple. » Vous avouez qu'il dut

avoir & qu'il a même encore beaucoup d'enthousiames parmi les femmes & les jeunes-gens ; mais qu'il est jugé plus sévèrement par les hommes mûrs, qui le placent cependant dans le rang des plus grands *profateurs*, jugement dont il ne peut se plaindre.

Je vous demanderai d'abord, si les ouvrages de Rousseau sont nécessairement de la compétence du Mercure ; car il me semble que pour en parler comme vous faites, il faudroit pouvoir vous excuser sur la nécessité. Je vous demanderai ensuite si c'est en quatre pages in-douze que vous prétendez réfuter les deux discours qui ont commencé, & qui seuls auroient fait la réputation de ce grand-homme. Vous prouvez, & j'en suis fâché, que non-seulement vous n'avez pas entendu un mot du premier, mais que vous n'avez pas même conçu la question ; car qu'importe que vous prouviez, ce que vous êtes bien éloigné de faire : que les lettres peuvent ajouter aux vices d'un homme déjà corrompu, mais qu'elles ne corrompent point l'individu qui les cultive. Cette question n'a point été proposée, & Rousseau ne l'a point examinée. Il s'agissoit de savoir, si le rétablissement des sciences & des arts avoit influé sur les mœurs générales, c'est-à-dire, sur ceux mêmes qui ne les cultivent pas, & c'est ce que Rousseau a discuté.

Mon intention n'est pas de soutenir contre vous les ouvrages du plus profond & du plus éloquent des philosophes, ils subsisteront malgré votre critique, & se défendront eux-mêmes. Nous ne nous informons pas, pour régler notre opinion, comment les Mercures de la Grèce & de Rome traitoient les Socrate, les Démosthène, les Cicéron & les Virgile, je desire que la postérité puisse juger entre la lettre sur les spectacles & la réponse de M. Marmontel, dont vous faites tant de cas. Je ne vous tairai pas cependant que j'ai ri de bon cœur de l'embarras où vous paroissez être pour assigner un rang à Rousseau ; car encore falloit il, comme Sofie, qu'il fût quelque chose. Vous vous êtes souvenu heureusement de la distinction établie par le maître à écrire de M. Jourdain, que tout ce qui n'est point vers est de la prose, & voilà, pour vous mettre hors de page, Rousseau au rang des bons profateurs, & ce font des gens mûrs qui vous ont dit cela. Il faut être bien mûr en effet pour ne voir dans Rousseau que de la prose.

Après nous avoir ainsi éclairé sur les ouvrages de Rousseau, vous jugez la personne, & vous descendez dans la conscience, à l'exemple de ces faiseurs de romans, dont il parle lui-même, qui savent tout ce qui se passe dans le

cœur de leur héros. Vous prétendez qu'il ne pensoit pas un mot de ce qu'il disoit, lorsqu'il prenoit le parti des mœurs contre les lettres, & vous fondez cette opinion sur une anecdote que vous rapportez en ces termes : « Quel parti prendrez-vous, dit un homme célèbre à Rousseau, qui vouloit composer pour l'academie de Dijon ? Celui des lettres, dit Rousseau. Non, lui répondit l'homme de lettres célèbre, c'est le pont aux ânes, prenez le parti contraire, & vous verrez quel bruit vous ferez. »

D'abord que fait à la question l'opinion prétendue d'un auteur lorsqu'il donne des raisons ? Mais comment ne vous êtes-vous pas aperçu que cette anecdote, telle que vous la rapportez, est du nombre de celles qu'on laisse tomber malicieusement pour examiner ceux qui les ramassent ? Ne voyez-vous pas qu'elle intéresse encore plus l'homme célèbre que vous désignez, qui n'eut jamais dit *le pont aux ânes & le bruit que vous ferez* ?

Rousseau étoit à cet égard d'une opinion bien contraire à la vôtre, & sur cet article son suffrage doit être de quelque poids. Il prétendoit que tous ses ouvrages étoient conséquens entre eux ; il se reposoit sur la nature même de son style, qui feroit dire à la postérité que l'on ne parloit pas ainsi lorsque sa persuasion n'étoit pas dans le cœur. Il m'a conté à cette occasion un trait assez plaisant, que je veux vous dire, puisque vous aimez les anecdotes. Deux jésuites se présentèrent chez lui pour le prier de leur faire part du secret dont il se servoit pour écrire sur toutes les matières avec tant de chaleur & d'éloquence. J'en ai un en effet, mes pères, leur répondit Rousseau, je suis fâché qu'il ne soi pas à l'usage de votre société, c'est de ne dire jamais que ce que je pense.

Vous dites encore qu'il n'aimoit pas les gens de lettres, & en le comparant à *Marius* vous en voyez la raison dans une autre anecdote, qui est qu'étant commis chez M. D., il ne dînoit pas à table les jours où les gens de lettres étoient invités. Si cette anecdote étoit vraie, elle ne donneroit pas une grande idée des gens de lettres, choisis & invités par un homme qui ayant chez lui Rousseau ne l'auroit pas jugé digne de sa table ; & je ne vois pas matière à humiliation, pour ne pas dîner avec MM. Vadé & Poinfinet à la table de M. D. Les conséquences que vous tirez de ce fait, prouvent que vous dîniez à table, même avant d'être de l'académie, & qu'aujourd'hui vous estimez très-heureux ceux qui, à leur tour, sont admis à dîner avec vous. Je ne connois pas ce bonheur-là, je n'en puis juger, mais je vous jure

que la privation ne me donne aucune aigreur, &, sans trop la prifer, je puis supposer que la tête de Rousseau pouvoit être aussi forte & aussi philosophique que la mienne.

Vous me dispensez sans doute de répondre aux *vingt années de misère & d'obscurité*. Il a regretté long-temps cette heureuse obscurité ; mais, de bonne foi, un homme tel que Rousseau étoit-il obscur, parce qu'il n'étoit connu ni de M. D., ni de ses convives ? De quel droit donnez-vous, à la médiocrité sublime & volontaire dans laquelle a vécu & est mort ce grand homme, l'odieux nom de misère ? Pourquoi sur-tout affirmez-vous qu'elle a influé sur ses opinions, lorsqu'elle n'a influé ni sur sa conduite ni sur ses écrits ? avez-vous jamais rencontré cet homme sublime sur vos pas ? alloit-il dîner chez MM. D. ? écrivoit-il pour imprimer, & faisoit-il avec ses imprimeurs des marchés que l'honnêteté obligeoit de résilier ? adressoit-il des louanges par intérêt ? blâmoit-il pour de l'argent ? empruntoit-il à des gens riches, & leur proposoit-il des dédicaces en paiement ? C'est par ces moyens que l'on prouve la misère, & que le misérable, sans cesser de l'être, parvient à se cacher sous un surtout de velours. L'ame noble & sublime de ce philosophe s'est toujours nourrie du lait de la liberté, & c'est sans doute ce qui l'a rendu si étranger au milieu de nous.

Voulez-vous, monsieur, prendre des idées plus justes de ce grand homme, & le connoître mieux que par vos anecdotes. J'ai eu le bonheur de vivre familièrement avec lui les douze dernières années de sa vie ; jamais, pendant ce long intervalle, je ne lui ai rien entendu dire contre aucun homme de lettres vivant ; je l'ai vu s'élever avec chaleur contre ceux qui blâmoient les honneurs décernés à l'auteur de Mahomet : il avoit, de l'homme de lettres que vous désignez dans votre première anecdote, une si haute opinion, qu'il ne faisoit pas difficulté d'avouer qu'il lui avoit les plus grandes obligations littéraires ; jamais il n'a vu, dans les auteurs les plus médiocres, que leurs côtés louables. Au milieu de cette fierté dans ses principes, j'ose affirmer qu'il ignoroit sa force, & ne se voyoit qu'à travers le voile de la modestie. Son caractère m'étoit tellement connu, qu'en lui parlant de la chute des Barmécides, je n'aurois pas osé lui ajouter que cette chute faisoit, pour ainsi dire, la joie publique ; son ame sensible en eût frémi ! Pesez cette manière de voir avec l'opinion où il étoit d'être haï de tous les gens de lettres. Je crois au surplus que cette équité dégagée de tout

sentiment personnel, est commune aux grands hommes & les distingue. Un homme de lettres prétendoit que M. de Buffon avoit dit & prouvé, avant Rousseau, que les mères dévoient nourrir leurs enfans. Oui, nous l'avons tous dit, répondit M. de Buffon ; mais M. Rousseau seul le commande & se fait obéir.

Il est permis à un homme comme Voltaire de dire plaifamment qu'il voudroit arracher les bonnes pages du roman de Julie : le vœu de Rousseau eût été d'arracher les mauvaises des œuvres de Voltaire. Pour nous, sans nous permettre de rien déchirer, n'ayons jamais les yeux fixés que sur ce qu'ils ont tous d'eux d'admirable.

CORANCEZ.

1. [↑](#) Un des parens de Rousseau, portant le même nom, m'a appris, par une lettre postérieure à la publication de cette notice, que Rousseau & le Persan étoient cousins issus de germains.
2. [↑](#) Un de ses parens m'a rappelé depuis qu'il s'appeloit Flamanville, & qu'il avoit été officier dans les gardes françaises.
3. [↑](#) Il est écrit en note à cet endroit : Mon inconcevable situation dont personne n'a d'idée, pas même ceux qui m'y ont réduit, me force d'entrer dans ces détails.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Toto256
- Acélan
- Kaviraf
- Hector
- Tylwyth Eldar
- Maltaper
- Cantons-de-l'Est
- Newnewlaw
- Ernest-Mtl
- Aristoi
- Promauteur1

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)